

Communication interculturelle : le rôle du traducteur et de l'interprète

Au regard de la diversification des tâches du traducteur et de l'interprète, on constate que leur rôle semble de plus en plus étendu et dépasser les domaines classiques de leur formation et de leur spécialisation. On peut voir en eux de nouveaux médiateurs entre les langues et cultures et affirmer que leur présence devient indispensable pour aider à l'intercompréhension et à la communication interculturelle. Les milieux du management international ont d'ailleurs pris conscience de la place qu'occupent les phénomènes culturels dans la communication (Hall, 1990, Trompenaars, 1993) ; ils reconnaissent volontiers que les traducteurs et les interprètes peuvent assumer ce rôle de médiateur, voire attendent d'eux qu'ils leur donnent des clés pour surmonter les barrières culturelles. On reconnaît donc aux professionnels leur compétence à comprendre non seulement la langue, mais la culture étrangère, à adapter, à transposer et à expliquer au delà des mots. Cependant, traduire ou interpréter n'est pas une simple opération de transcodage, mais un processus complexe qui fait intervenir la langue, la culture et les relations entre les individus ou les groupes sociaux.

Si les traducteurs accomplissent leur mission en ayant conscience de ces difficultés, il semble que les formations ne prennent que partiellement en compte les aspects cachés ou invisibles de leur travail. En effet, la dimension culturelle de la traduction et de l'interprétation reste largement méconnue, implicite. Il est assez facile dans un premier temps de mettre à jour ce qui relève de la réalité culturelle, sociale, historique, idéologique, politique d'un groupe cible particulier. Mais cela ne suffit pas pour communiquer, il faut également s'interroger sur les références culturelles de celui-ci, les représentations, les symboles, les valeurs véhiculées par la langue (Hofstede, 1993). Autant d'aspects qui restent implicites dans les formations linguistiques et que les traducteurs découvrent en se frottant pratique de la communication. L'article de Marc Hermeking sur la localisation des sites internet (MDÜ 3/08) fournit un bon exemple du fonctionnement des cultures.

L'exemple de la politesse et du temps vont nous permettre d'insister sur les aspects moins visibles de la culture - notamment dans sa dimension non-verbale-, qui restent généralement inconscients, alors qu'ils apparaissent comme essentiels dans l'acte de communication et d'interprétation. Il est en effet difficile de prêter attention, lors d'un échange verbal, au comportement individuel, à la gestuelle, ou à des catégories abstraites telles que la dimension spatiale ou temporelle. Il faut ici souligner que l'étude des comportements des individus (partie visible de la culture) permet de comprendre une conception du monde et une hiérarchie des valeurs (partie invisible de la culture). Nous verrons ensuite comment à partir de la conception du temps et de la valeur qu'on lui accorde, on peut différencier les cultures et expliquer les réactions des individus. En effet, ces aspects sont généralement décodés en fonction de la culture maternelle et constituent donc un facteur important des incompréhensions.

1.1. La compétence culturelle du traducteur

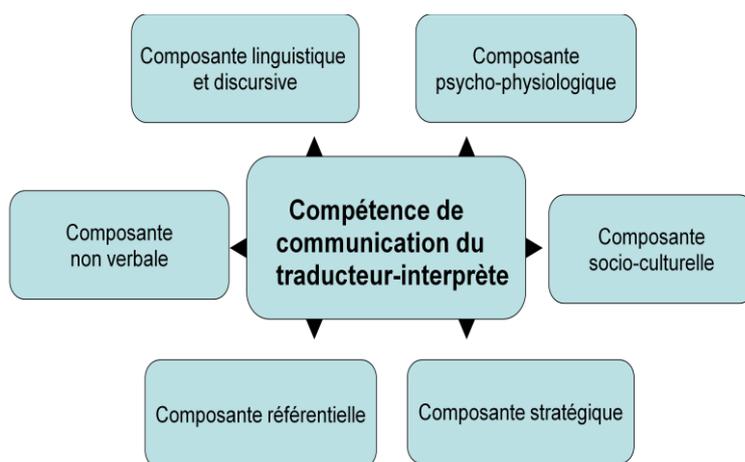
Ce constat nous amène à définir la compétence culturelle du traducteur pour voir comment elle s'inscrit plus largement dans la compétence de communication. Le rôle du traducteur n'a-t-il pas été défini comme celui qui met ses compétences au service d'un « besoin extérieur » ? Pour que le traducteur soit un médiateur entre les langues et les cultures, celui-ci doit posséder une compétence culturelle active et consciente, (au sens développé par H. Witte, 2000) parmi celles exigées lors de l'acte de traduction. Mais la maîtrise du code linguistique et du code culturel ne garantit pas à elle seule une bonne communication. Lors de la compréhension d'un message, d'autres paramètres interviennent liés au contexte (nous y reviendrons), au temps et au lieu de la communication. Ce sont des aspects naturels et évidents pour les locuteurs de langue maternelle et qui se révèlent comme des écarts entre les cultures. Plus largement, traducteurs et interprètes doivent posséder une compétence de communication formée elle-même de six composantes, à savoir la composante linguistique et discursive, psycho-physiologique, non-verbale, socio-culturelle, référentielle et stratégique (Viallon, 2008).

Au lieu de se focaliser essentiellement sur le contenu du message, l'attention du traducteur/interprète doit se porter sur les aspects référentiel et non-verbal qui relèvent en partie de savoirs explicites et surtout implicites. Pour comprendre les comportements sociaux et les pratiques, - acquis plus ou moins consciemment avec la compétence linguistique et non verbale – il faut d'abord avoir conscience de leur importance pour la communication. Il faut aussi connaître les rites, les symboles, les valeurs d'une culture qui restent des savoirs mouvants et en partie implicites.

Pour Heidrun Witte (2000) „der Translator ist in der Lage, die für sein Handeln relevant werdenden Phänomene in das Gesamt“netz“ der fremden Kultur einzuordnen und dann dem „System“ seiner eigenen Kultur gegenüberzustellen. Auf diese Weise kann er unbewusste eigenkulturelle Projektionen weitgehend vermeiden und zu einer grösstmöglichen fremdkulturadäquaten Wahrnehmung/ Interpretation/Bewertung fremdkultureller Phänomene gelangen.“

1.2. Le transfert culturel

Le travail du traducteur est au centre de la communication interculturelle. La tâche du traducteur est de prendre en considération, dans la culture cible, le savoir déjà existant au sujet de la culture de départ. En effet, il faut différencier entre 'savoir' sur la culture cible et 'savoir' sur la culture de départ et il doit se demander : quelles connaissances a la culture B de la culture A ? Car les connaissances de la culture cible à propos de la culture de départ ne coïncident pas avec les connaissances qu'a la culture de départ sur elle-même. Toute traduction implique à la fois un acte langagier et un transfert culturel, on parlera dans certains cas d'adaptation, en tous cas d'un double acte de communication. Effectivement, la traduction est à voir comme un processus complexe qui modifie le message (culturel) de la langue de départ à cause des différentes opérations cognitives qu'il subit : le traducteur est le premier récepteur qui reçoit et interprète le message, il va donc comprendre la culture de départ avec les connaissances et les jugements de valeur qui lui sont propres. Le message subit donc un premier transfert cognitif de la langue-culture A vers celle du traducteur (B en général sa langue – culture maternelle). Dans sa tâche de traduction, il transpose ce message pour un public/lecteur cible en langue B. Le traducteur est bien un médiateur car il est à la fois le récepteur/lecteur du message A, - tout en étant un lecteur différent du lecteur standard puisqu'il doit avoir cette méta-compétence de médiateur - et l'émetteur du message B. Ce message subit donc un deuxième transfert ; le public cible le reçoit et l'interprète à son tour selon ses propres schémas idéologiques et culturels, subissant l'influence de « la communauté interprétative » dans laquelle le texte paraît. Ce lectorat ne peut avoir les mêmes compétences ni la même compréhension de la culture A que le lectorat de la langue A. Il se fera donc une image différente/autre de cette culture étrangère au travers du texte traduit.



SCHEMA DE COMMUNICATION DU TRADUCTEUR

(adapté de Catherine Kerbrat-Orecchioni)

EMETTEUR 1 AUTEUR	RECEPTEUR/ LECTEUR1 TRADUCTEUR EMETTEUR 2	RECEPTEUR / LECTEUR 2
Compétences linguistiques et paralinguistiques	Compétences linguistiques et paralinguistiques	Compétences linguistiques et paralinguistiques
Compétences idéologiques et culturelles	Compétences idéologiques et culturelles	Compétences idéologiques et culturelles
Détermination psychologique	Compétence stratégique Détermination psychologique	Détermination psychologique
Contraintes de l'univers de discours	Contraintes de l'univers de discours	Contraintes de l'univers de discours
Modèle de production et de compréhension	Modèle de production et de compréhension	Modèle de production et de compréhension

2. Les normes culturelles

Une notion importante pour comprendre le fonctionnement des cultures est celle mise à jour par E. T. Hall (1979) qui a montré comment « le contexte et le sens sont inextricablement liés ». On peut définir le contexte comme l'information (de forme symbolique, matérielle ou iconographique) qui entoure un événement. L'importance du contexte dans la perception des événements quotidiens est à souligner, ils prendront une tout autre signification selon le contexte dans lequel ils se déroulent, si le locuteur appartient à l'une ou l'autre des cultures. Hall a ainsi établi la distinction entre les cultures d'après leur mode de communication : entre une communication à « contexte fort » (High-Context Communication) et à « contexte faible » (Low-Context-Communication). Pour la première, il n'est pas nécessaire d'écrire ou de dire beaucoup puisque l'information se trouve surtout dans l'environnement de la personne, dans le contexte physique et peu dans le message. La partie explicite est donc peu significative, le locuteur ne se sentira pas toujours engagé par la parole dite. Le traducteur aura ici besoin de bonnes connaissances culturelles pour pouvoir apporter les informations complémentaires, implicites, au partenaire étranger. A l'inverse, on observe dans une communication à contexte faible que l'essentiel de l'information est contenu dans le code explicite (écrit ou oral). Le message transmis doit renfermer de nombreuses informations, clairement et rigoureusement présentées, pour suppléer aux lacunes du contexte.

On peut classer les pays et leurs cultures à partir de ces différences : les pays de culture germanique se trouvent dans un contexte pauvre, alors que les pays latins comme la France se trouvent dans un contexte riche. La non prise en considération des différences de contexte peut entraîner des

incompréhensions dans la communication surtout pour les pays fonctionnant dans un contexte faible lorsqu'ils ont à faire à un partenaire opposé. Cela peut générer le manque de confiance en la parole de l'autre et c'est alors au traducteur ou à l'interprète de jouer ce rôle de médiateur. Le fait de vivre dans une société à contexte riche fait que l'individu attend davantage des autres et que l'implicite verbal tient une grande place. Il faut donc avoir une bonne connaissance du contexte de la communication pour comprendre ce qui n'est pas exprimé par les mots ou ce que les mots n'expriment pas.

2.1. La politesse

On peut montrer la dimension implicite de la communication à partir de l'usage de la politesse parce qu'elle fait appel à la fois au langage verbal et non verbal, ainsi qu'aux règles non écrites de la communication, les usages et habitus sociaux (Abdallah-Preteceille, Porcher, 1999). Les usages de la politesse vont varier d'une part en fonction des **normes** liées à l'individu et des normes liées au contexte socio-culturel. En fonction des sociétés, les relations de courtoisie et de politesse sont très différentes, notamment entre les deux sexes: la façon de se saluer (contact corporel ou non), de se regarder dans les yeux (attitude occidentale), la distance à laquelle les interlocuteurs se tiennent et se parlent, ce sont autant d'attitudes qui varient d'un contexte culturel à l'autre. De plus, la notion de « face » développée par Goffman (1987) est ici centrale : comment ne pas éprouver d'embarras, « ne pas perdre la face » tout en s'exprimant poliment ? Quelle doit être l'attitude de l'interprète dans ce cas ?

On entend par normes (liées à l'individu) les principes qui vont surdéterminer l'échange et la communication : l'âge des personnes ainsi que leur appartenance au sexe masculin ou féminin sont les deux premiers. Cela se traduit par le choix des formes de politesse qui va varier en fonction de l'âge des locuteurs. Les formes servant à exprimer la demande ou l'excuse seront donc adaptées : plus ou moins longues, elles dévoilent le degré de respect vis à vis de l'autre. Entre hommes et femmes, la politesse dévoile par exemple la valeur d'égalité des sexes, plus ou moins affirmée selon les sociétés. Le troisième facteur est la position des individus dans la hiérarchie sociale : dans certaines sociétés où le degré de hiérarchie est fortement marqué, la relation face à un interlocuteur respectera les normes pratiquées au sein du système. La tendance est-elle à tutoyer les collaborateurs et à développer des relations de type paternaliste teintées d'autorité, ou bien à utiliser un langage plus formel marquant une certaine distance et davantage de respect ? Cela se manifestera dans le choix d'un certain vocabulaire : on sait par exemple l'importance accordée aux titres dans la société allemande et l'appellation des collaborateurs par leur nom (Frau/Herr M.). C'est l'expression d'une marque égalitaire avec l'autre (du subordonné vers le supérieur et inversement), mais peut être interprété par un étranger comme une marque de distance. Le traducteur devra donc respecter le code établi par le partenaire le plus sensible à ces marques de proximité versus distance, et le faire comprendre à l'autre partenaire. Le quatrième facteur dépend du degré de connaissance ou d'intimité des deux personnes en relation : il instaurera un registre de langue familial ou non. Plus le degré d'intimité est grand, moins la politesse sera marquée. On remarque cependant qu'en français les règles d'emploi des formes d'excuse varient assez, les Français paraissant être plus susceptibles dans le domaine de l'offense. Ils ont l'habitude d'utiliser abondamment les formes d'excuse, en situation formelle comme informelle. En ce qui concerne la gestuelle et la gestion de l'espace lors d'un échange interculturel, on prête attention en premier au contact qui s'exprime tout d'abord par le regard. Les mouvements des yeux et de la tête jouent un rôle essentiel dans la compréhension du message et dans la participation à l'interaction. Si le contact visuel peut être recherché et indispensable dans les cultures européennes, il sera moins marqué pour d'autres. De même, le contact corporel (embrasser/serrer la main, toucher le bras de son interlocuteur,...) varie de fort pour les Latins, à moyen ou absent pour les anglo-saxons. Pour ce qui est de la distance interindividuelle, les Français ont tendance à se rapprocher de leur interlocuteur, jusqu'à le toucher, ce qui peut être perçu comme un signe de familiarité et rejeté dans une autre société. C'est cette différence pragmatique du fonctionnement de la politesse qui est en jeu et

doit être explicitée : les formes de politesse s'expriment différemment en France ou en Allemagne et sont donc ressenties différemment.

On a constaté que les problèmes rencontrés dans un échange interculturel (Viallon, 2006) ne concernent pas tant la langue, c'est-à-dire la connaissance des formes linguistiques et des formules de politesse, que l'implicite contenu dans ces formules. L'usage et la fréquence des termes de politesse ne sont pas équivalents dans les cultures, les relations entre parole et gestes sont complexes et remplissent plusieurs fonctions : principalement de redondance et de substitution. La culture l'emporte sur la langue, le contrôle social est important, car il sanctionne certains comportements et gestes dans la langue maternelle. Il est souvent difficile de comprendre et d'adopter de nouveaux comportements dans un autre contexte culturel. En effet, si les erreurs «linguistiques» sont attendues et bien acceptées dans un échange interculturel, elles semblent naturelles, il semble plus difficile d'admettre que les gestes aient un sens différent, chargé parfois négativement.

2.2. Le temps

Un autre aspect invisible de la culture, responsable de nombreux échecs de la communication, est la temporalité. Principalement pour l'interprète, le temps est un facteur essentiel en fonction des groupes avec lesquels il travaille, il se situe souvent à la rencontre de deux temporalités. Quelle valeur accorde-t-on au temps ? On peut l'acheter, le dépenser, le gagner et le perdre, le gaspiller, le mesurer... Les ressortissants de chaque culture considèrent à tort leur manière de traiter le temps comme universelle et cherchent à interpréter les valeurs d'une culture étrangère en fonction de leur propre grille culturelle. Le temps comme l'espace sont vus par E.T. Hall (1979)ⁱ comme véhicules de la communication, ce sont des éléments difficiles à manipuler, mais pourtant essentiels pour qui veut comprendre l'autre. Nous prendrons comme exemple la place du temps et les valeurs que lui attribuent les Français et les Allemands, sachant qu'ils s'opposent davantage qu'ils ne se ressemblent. En effet, les deux cultures fonctionnent dans un système temporel différent qualifié de polychronisme et monochronisme. Le temps est le premier moyen d'organisation des Allemands : ils établissent un programme, suivent à la lettre un ordre du jour et son déroulement. Les retards dans l'exécution sont rarement envisagés. Leur journée est donc fragmentée en unités bien délimitées, chaque unité de temps correspondant à une activité précise. Ils sont les représentants du système monochrome. A l'inverse, les Français sont dans un système polychrone et baignent dans les informations, qu'elles concernent les événements, les faits, les personnes. Les réseaux d'information informels sont par exemple essentiels car la communication fonctionne avec une forte référence au contexte.

Il sera difficile de faire modifier à un individu du système monochrome le déroulement prévu d'une réunion sans que cela soit ressenti comme une enfreinte à la règle. De même, on attachera beaucoup d'importance à l'exactitude, au respect des délais. Le retard sera donc ressenti différemment par les uns et les autres, il sera source de tension entre les deux systèmes. L'individu monochrome est en général soucieux de ne pas déranger, et se conforme aux règles de la discrétion. Pour un Allemand, être en retard signifiera que l'on ne prête pas attention aux choses importantes, que l'on est égocentrique ou mal élevé. En effet, dans cette logique, le temps est respecté, il faut s'organiser pour être à l'heure, respecter l'emploi du temps annoncé.

Le temps est considéré par exemple comme un critère de compétence. On respectera l'ancienneté de quelqu'un et elle sera valorisée par son entourage. Dans la culture latine, ce sont les relations personnelles qui sont plus importantes. Les gens sont liés entre eux par des réseaux de relations bien établis (les anciens élèves des Grandes Ecoles), ils sont basés sur la confiance. Ils accorderont donc une grande importance aux personnes, à les connaître, à prendre du temps pour cela. Le temps prend ici une signification plus souple, flexible, la séparation entre temps de travail et temps personnel n'est pas marquée de la même façon. Cela permet de mieux comprendre l'importance accordée aux repas d'affaires dans la culture française et l'impression de perte de temps qu'éprouvent certains Allemands.

Conclusion

Ces différences culturelles ont des conséquences sur la communication entre chaque groupe culturel et sur le contenu de leurs messages, donc sur la compréhension et la traduction de ceux-ci. Posséder une compétence interculturelle nous paraît d'autant plus important que les traducteurs sont amenés à travailler dans un monde multiculturel, que les relations entre les entreprises s'internationalisent et que l'on fait de plus en plus appel à leur travail de médiateur entre les pays. Ceci est particulièrement vrai dans le domaine des médias où existent de forts enjeux : la traduction de journaux dans les langues européennes, mais aussi d'émissions de télévision nécessite de la part des interprètes des connaissances qui dépassent la seule compétence linguistique, et font appel plus précisément à une compétence interculturelle et médiatique.... C'est un autre chapitre.

Virginie Viallon

Après avoir enseigné le français en Allemagne et en France, Virginie Viallon est actuellement chargée d'enseignement à l'École de Traduction et d'Interprétation de Genève. Spécialiste de didactique des langues, son domaine de recherche est la communication interculturelle adaptée aux traducteurs.

virginie.viallon@unige.ch

REFERENCES

- Cultures, culture, *Le français dans le monde*, Recherches et Applications, janvier 1996.
- Abdallah-Preteceille M., Porcher L., *Diagonales sur la communication interculturelle*, 1999.
- Goffman Erwin, (1959) *The Presentation of Self in Everyday Life* (Trad. La mise en scène de la vie quotidienne). (1987) *Façons de parler*, Paris, Editions de Minuit.
- HALL Edward T, *Le Langage silencieux*, Seuil Points (The Silent Language),
- Hall E.T. , Mildred Reed Hall,(1990), *Guide du comportement dans les affaires internationales*, Allemagne, Etats-Unis, France, Seuil.
- Hofstede Geert (1994) *Vivre dans un monde multiculturel*, Ed L'Organisation.
- Kramsch, Claire (1998), *Language and Culture*, Oxford University Press.
- Kerbrat-Orecchioni Catherine (1980), *L'énonciation .De la subjectivité dans le langage*, A. Colin.
- Trompenaars Fons, (1993), *Riding the waves of culture. Understanding Cultural Diversity*, London.
- Todorov Tzvetan (1989), *Nous et les autres*. La réflexion française sur la diversité humaine, Seuil.
- (2008), *La peur des barbares*, R. Laffont.
- Viallon Virginie et all. (2005), *Identität und Diversität. Eine interdisziplinäre Bilanz der Interkulturalitätsforschung in Deutschland und Frankreich*, Avinus Verlag, Berlin.
- Viallon Virginie (2008), « A propos de la compétence culturelle du traducteur », Congrès FIT, Shanghai.
- Witte Heidrun, (2000), *Die Kulturkompetenz des Translators*, Tübingen, Staufenburg.
- Winkin Yves, (1981, 1.éd., 2006), *La nouvelle communication*, Seuil.
- Li-Hua Zheng, Dominique Dejeux, Anne-Sophie Boisard (2003), *Comment les Chinois voient les Européens*, PUF, Paris.